

L'HOMME MODERNE ET LE PROBLEME DU DEVETEMENT DE L'ETRE

KOUAKOU ANTOINE

Assistant au Département de Philosophie

Université de Bouaké Côte d'Ivoire

RESUME

La mode, sous l'instigation de la technoscience moderne, a engagé aujourd'hui l'homme sur une façon de se vêtir qui est une « mise à nu » du corps. Ce phénomène est l'expression multiforme de l'angoisse humaine et de l'oubli de l'être.

Mots-clés : Angoisse, Corps, Dêvêtement, Etre, Mode, Modernité, Nu, Oubli.

ABSTRACT

The fashion, under the instigation of the modern technoscience, hired today the man on a way to clothe oneself, that is a « stake naked » of the body. This phenomenon is the multiform expression of the human anguish and the being's oblivion.

Key words : Anguish, Body, Unclothing, Being, Fashion, Modernity, Naked, Oblivion.

INTRODUCTION

Toute une vie philosophique durant, Martin Heidegger s'est fait l'écho de l'Être en attirant l'attention de ses contemporains (20ème siècle) sur un fait majeur, à savoir que «*la question de l'Être est aujourd'hui tombée dans l'oubli*»¹. Ce phénomène de l'oubli de l'Être qui renaît constamment et de toute nécessité à chaque époque, a revêtu, aux jours-de-maintenant une forme nouvelle au travers d'un phénomène banal de la mode contemporaine : l'habillement des jeunes femmes (et dans une certaine mesure, chez nombre de jeunes gens) consistant à mettre à nu le corps, principalement les parties sexuellement *ex-citantes*.

Questionnant en direction de ce phénomène, apparemment banal ou naïf, (car philosopher, c'est conceptualiser), il a été élevé au concept, c'est-à-dire à son être tel, comme dévêtement de l'Être. Si, aux dires de Gabriel Marcel «*une philosophie digne de ce nom s'attache à une situation concrète donnée pour en saisir les implications*»², il apparaît alors nécessaire de s'interroger de la façon suivante: qu'est-ce qui se joue au cœur d'un tel phénomène ? Autrement dit, quelles en sont les implications secrètes ? Les principes au cœur de la modernité fondent-ils cet événement ? En somme, quelles significations fondamentales recèle aujourd'hui la question du dévêtement de l'Être ?

I- MODERNITE ET MONDANITE : L'ECLIPSE DE L'ÊTRE

Le phénomène du dévêtement de l'Être s'inscrit au cœur de la modernité qui semble engager l'homme moderne dans la mondanité ; cela est la manifestation pure de l'éclipse de l'Être. Tel est, en condensé, ce que traduit le titre «*Modernité et mondanité : l'éclipse de l'Être*». Mais que signifie cela en son fond ? Autrement dit, pourquoi associer modernité et mondanité en tant qu'expression de l'éclipse de l'Être ? Comme on s'en aperçoit, l'approche véritable de ces questionnements passe par ce questionner primordial : qu'est-ce que la *Modernité* ?

Modernité dérive de moderne. *Modernité* traduit donc ce qui est propre ou relatif aux Temps Modernes ou à l'époque moderne. La modernité est toujours sous cet angle, le caractère de ce qui est moderne. Et le moderne, faut-il le signifier, s'il s'enracine originellement aux Temps modernes, désignation de la modernité en tant qu'époque du 17ème siècle, (inaugurée par René Descartes), doit ici s'entendre dans son sens large, comme ce qui relève de l'époque contemporaine. Ainsi, si la question «*qu'est-ce que ?*» interroge toujours en direction de l'essence du questionné, il nous faut nous enquérir de ce qui constitue le propre ou l'être de la modernité. Qu'est-ce qui caractérise intrinsèquement les Temps Modernes ?

1- Heidegger (Martin), *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1968, p. 25.

2- Marcel (Gabriel), *Le Mystère de l'Être*, Paris, Aubier, 1951, tome 1, p. 45.

Originellement, au 17^{ème} siècle, on réalise que ce qui caractérise de fond en comble la modernité, c'est l'essor des sciences et techniques. Ainsi, Martin Heidegger peut avancer à juste titre ceci : «*un phénomène essentiel des Temps Modernes est la science. Un phénomène non moins important quant à son ordre et essentiel est la technique mécanisée*»³. Science et technique, telles sont les caractéristiques fondamentales des Temps Modernes (17^{ème} siècle) qui au-jour-d'hui, ce qui veut dire au jour de maintenant, continuent de féconder notre quotidien. Féconder notre quotidien, cela signifie que, non seulement la science et la technique traversent tous les compartiments de notre existence, mais aussi et surtout, nous fournissent-elles les moyens de subsistance. En effet «*depuis longtemps les sciences s'engrènent (...) dans toutes les formes d'organisation de la vie moderne: dans l'industrie, dans l'activité économique, dans l'enseignement, dans la politique, dans la conduite de la guerre, dans les publications de toutes sortes*»⁴.

Au regard de cette technoscience régnante, qui jalonne toutes les artères de l'existence de l'homme moderne, il est clair que celui-ci lui doit sa raison d'être. L'homme moderne, faut-il le dire sans faux-fuyant, est entièrement pénétré de science et technique. Aussi l'accentuation d'une telle pénétration crée-t-elle son aliénation, laquelle prend ici le nom de mondanité, mieux de mondanisation (de l'homme moderne).

Mondanité est l'expression du devenir, du caractère mondain de l'homme, au sens où celui-ci n'est plus apte à prendre un écart, une distance vis-à-vis du monde, ou à l'égard des choses du monde. Car en réalité «*sans cesse l'homme est exposé à l'afflux des choses du monde environnant, livré à leurs impressions, pas seulement dans de multiples sphères sensibles ; nous réagissons en pensant et comprenant au tourbillon bouillonnant qui nous entoure et nous assaille*»⁵. Pris dans l'engrenage des productions multiples de la technoscience (objets-jouets et gadgets ...), peut-on espérer de l'homme une attitude de sérénité, seul gage de préservation de sa dignité, quand il est donné de voir que tout son réel est justifié par de tels objets ! Peut-on ne pas assister à la dépersonnalisation de l'homme en face d'un monde unidimensionnel sur fond de culture scientifico-technique ?

Mais, en arriver à ne plus pouvoir prendre ses distances ou se départir d'un quelque chose qui se tient là devant ou contre, est-ce l'expression plausible d'une réification, voire de la mort de l'homme. L'évidence est plus que triviale : «*ôtez à l'homme moderne tout ce qui le distrait et le soutient (...) le cinéma, la radio, le journal, le théâtre, les concerts, les combats de boxe, les voyages, et il mourra de vacuité : les choses simples ne l'interpellent plus*»⁶. Et pourquoi les choses simples

3- Heidegger (Martin), *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 69.

4- Heidegger (Martin), *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958, pp. 50-51.

5- Fink (Eugen), *Proximité et Distance*, Grenoble, J. Millon, 1994, p. 233.

n'interpellent-elles plus l'homme moderne ? Simplement parce qu'il n'a d'yeux que pour le sensible, le sensationnel, le concrètement saisissable par les sens. Tout ce qui n'est pas à portée des sens, tout ce qui ressort du non-sensible ou en deçà des surfaces le rebutent. Seulement, seul «*le simple garde le secret de toute permanence et de toute grandeur... Le danger menace que les hommes d'aujourd'hui n'aient plus d'oreilles pour lui. Seul leur parvient encore le vacarme des machines qu'ils ne sont pas loin de prendre pour la voie même de Dieu*»⁷.

A la lumière de cette assertion heideggerienne, tout s'éclaire. Dans cet attachement aux objets scientifico-techniques, se joue la perte de toute profondeur humaine. N'ayant plus de profondeur, l'homme moderne ne se présente qu'une simple masse matérielle, un simple corps, un individu purement charnel. On comprend l'attrait de l'homme moderne, dans cette culture unidimensionnelle dont l'essence «*se répartit en dévoilement «pro-ducteur» et en dévoilement pro-voquant*»⁸, pour toutes les formes de séduction et de provocation exprimées dans la mode du dénudement, du dé-vêtement ou du nu. Aussi, trop attaché à cette mode exhibitionnelle, l'homme devient-il superficiel, voire errant. Cela tient non seulement au fait que «*ceux qui prennent la mode trop à cœur en arrivent parfois à se soucier exagérément de leur apparences*»⁹ ; mais aussi et surtout «*si nous attachons trop d'importance à notre apparence, nous pourrions finir par souscrire à l'idée erronée que notre valeur dépend de notre «emballage» et non de notre personne intérieure*»¹⁰.

Parvenir à prendre l'apparence pour la réalité intrinsèque ou pour l'Être ; le corps comme réalité fondamentale de l'homme, c'est faire illusion d'optique. Et cela témoigne en définitive de l'éclipse de l'Être. Qu'est-ce à dire ? Sinon que les Temps Modernes constituent une époque insensible à l'Être ; un temps où l'Être n'est plus vu, pensé comme fond ultime de tout ce qui est ; en somme, une époque oublieuse, voire meurtrière de l'Être. Comment peut-il en être autrement dans un monde où la science ne pense pas, où la technique n'a pas de considération pour le mystère ; dans un monde où la vapeur brumeuse des machines a créé une «*Dickung*», une obscurité pareille à l'épaisseur dense de la forêt noire et qui empêche la lumière de l'Être, la «*Lichtung*» de jaillir ! C'est sous-entendre que «*le monde c'est cet objet qui nous empêche d'être acte ou esprit pur, qui nous distrait de l'Être*»¹¹.

Distraction vis-à-vis de l'Être ou diversion ontologique, c'est la même expression que la dispersion dans le «on», dans un monde sans esprit.

6- Safranski (Rüdiger), *Heidegger et son Temps*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1996, p. 348.

7- Heidegger (Martin), *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 13.

8- *Idem*, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 40.

9- *Réveillez-Vous!*, «*Etes-vous esclave de la mode ?*», Paris, Les Temps de Jéhovah, Septembre 2003, n°17 p. 6.

10- *Op. cit.*, p. 8.

S'il est évident que *«l'âme est une force mouvante, une force vitale. Le nom latin animus = esprit et anima = âme est le même que le grec anemos = vent»*¹², alors, vivant dans un monde sans âme, l'existence moderne est inauthentique. Et l'homme ne peut que baigner dans ce que Heidegger nomme le *«dahinleben»* c'est-à-dire dans le vivoter. Somme toute, *«en une «époque nécessaire», il n'en va pas seulement de l'«oubli de l'être» (Martin Heidegger), mais de l'oubli de Dieu, de l'«éclipse de Dieu» (Martin Buber). L'«homme unidimensionnel» (Herbert Marcuse) ne peut pas se procurer à lui-même la dimension de la transcendance, et un «transcender sans transcendance» (Ernst Bloch), un «principe espérance» ne peut que rester vide en l'absence de tout fondement et sens ultime»*¹³.

A l'analyse, la modernité noyée dans une existence purement mondaine, se constitue en l'absence de toute transcendance véritable, voire sans la Transcendance pure. Et seulement ce n'est que par ce fondement et sens ultime que tout salut est possible. Comment discerner ce paradoxe à savoir que l'homme moderne reste collé à la terre alors qu'il lui faut lever les yeux vers le ciel ; attaché au monde qui mondanise en passant, alors qu'il doit s'élever à l'Au-delà du monde ; constamment regardant le corps, les surfaces, sans égards pour l'Être, l'esprit ou les profondeurs d'où il puise son essence. Serait-ce, à n'en pas douter, l'expression ou la manifestation d'un déchirement intérieur, d'un désarroi existentiel ! Mais qu'en est-il réellement ?

II- LA QUESTION DU DEVETEMENT DE L'ETRE COMME ANGOISSE DE L'AME CONTEMPORAINE

Notre époque est celle du dévêtement de l'Être. Aussi ce phénomène époqual dans sa densité s'impose-t-il à nous comme question, c'est-à-dire comme un fait qui, une fois entrés en nous-mêmes pour l'intérioriser (au sens de l'approcher dans tous ses contours, dans sa résonance), révèle son caractère problématique. Est problématique, ce qui fait problème, ce devant quoi notre entendement s'embrouille, ce dont la nette compréhension, a priori, n'apparaît toujours pas aisé pour l'esprit humain. Comment comprendre cet état de fait ? Au préalable, qu'est-ce concrètement que le dévêtement de l'Être ? Qu'implique sa réalité phénoménale ?

Dévêtement de l'Être, comme précédemment souligné, est l'expression du NU de l'Être. Spéculativement parlant, tout se présente comme si les hommes, principalement les contemporains ou les modernes, gardiens assignés d'office à l'Être, ne veillant plus sur lui, il se serait platement livré, ex-posé qu'il est dans le cru de son être. Ce phénomène est un fait de société alimenté par la culture moderne. Ici, se pose la question de la spécificité, mieux de l'essence de cette culture. Notre culture

12- Jung (Carl Gustav), *L'homme à la découverte de son âme*, Paris, Albin Michel, 1987, p. 56.

13- Kung (Hans), *Une Théologie pour le troisième millénaire*, Paris, Seuil, 1989, p. 20.

contemporaine qui est dans le sillage des Temps Modernes est sous l'égide de la science et de la technique. Aussi, trouve-t-elle sa marque foncière qu'est le changement ou l'innovation dans la Mode. En effet, « *le vêtement était né du besoin éprouvé par l'homme de se changer, puis le besoin de changer créa la mode* »¹⁴. Ainsi il n'est point étonnant de voir nos contemporains « collés » à la Mode. Et « *les chroniqueurs constatent le fait sur un ton badin : « il faut qu'à la mode chacun s'accommode. Le fou l'introduit, le sage la suit* »¹⁵.

C'est d'ailleurs pris dans l'engrenage ou le tourbillon de cette Mode que nous les apercevons (généralement les femmes) dans des modèles extravagants et provocants. Et tout cela semble coïncider avec l'essence de la technoscience moderne: la production et la provocation. Il s'agit, littéralement parlant, de produire et simplement de produire pour le seul but de provoquer, c'est-à-dire d'attirer. En d'autres termes, l'unique vocation de cette culture est et demeure la séduction. Etymologiquement, notre culture moderne par la fabrication de ses objets répond à cette faveur. Il faut, dans cette mise en avant («*pro*») scientifico-technique, conduire (ducere) ou vouer les hommes à / par l'attrait, le charme ou la séduction. C'est reconnaître ici, que «*les modifications du vêtement ne sont dus qu'à un pur désir de changer, de renaître sous une nouvelle apparence* »¹⁶.

La conséquence (ou la perspective de cette culture) est effective. Car l'homme moderne a-t-il un goût particulier pour l'apparence, et ce, dans presque tous les domaines: dans le se vêtir, le penser, le juger ou le connaître, etc. En quoi l'apparence détermine-t-elle le fond du contemporain ? «*L'essence de l'apparence réside dans l'apparition. Elle est le se-montrer, le se-représenter* »¹⁷. C'est donc la raison pour laquelle au-jour-d'hui, dans le « *se-vêtir* » (point focal de notre analyse), on ne fait que se montrer, c'est-à-dire se livrer, *s'ex-poser* ou poser exagérément son fond dans le nu de son corps, devenu hélas, l'Être essentiel. Notre Vêtement n'est en réalité qu'un dé-vêtement, *le-se-vêtir*, un simple dévêtir ou dévêtement ; car tout y est présenté, tout y est montré. Tous les modèles actuels depuis les «*chéri regarde mon dos*», jusqu'aux «*collants et body*» en passant par les «*minijupes*», les «*pantalons serrés*» ou «*badef*» sans oublier les jupes aux fentes (démessurées) etc, participent de ce dévêtement de l'Être. Au fond, tout n'est qu'apparent, tout n'y est qu'apparence. C'est pourquoi, dans la perspective de la communication, il faut voir «*la pornographie comme incarnation des traits illusoires de la toute puissance libératrice de la communication : on y montre tout ce qui est visible, mais du même coup, on n'y voit jamais rien, du moins,*

14- Laurent (Jacques), *Le nu vêtu et dévêtu*, Paris, Gallimard, 1979, p. 16.

15- *Op. cit.*, p. 19.

16- *Idem.*

17- Heidegger (Martin), *Introduction à la Métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 109.

de ce qui est essentiel¹⁸.

Dans ce contexte-ci, Etre, c'est apparaître. Seulement «*la distinction paraît claire. Etre et apparence, cela veut dire: le réel à la différence de l'irréel et par opposition à lui; l'authentique opposé à l'inauthentique*»¹⁹.

L'homme est ainsi devenu une pure apparence, ce qui signifie, un être irréel, inauthentique, une réalité illusoire, sans profondeur ni consistance ontologique. Ainsi en pensant à cette anecdote, ne pourrait-on pas donner raison à Diogène Laërce ? : «*un jour, il cria : «Holà ! des hommes !» On s'attroupa, mais il chassa tout le monde à coups de bâton, en disant : «j'ai demandé des hommes, pas des déchets!*»²⁰. Pire encore, aujourd'hui, devant nos façons extravagantes de nous farder, on trouvera géniale son attitude, lui qui aurait ordonné à un jeune homme qui s'était fardé et qui lui posait une question de se mettre tout nu afin de savoir de quel sexe était son interlocuteur.

Aussi, lorsque cette question impérative et fondamentale vient-elle à se poser, «*Qui suis-je ?* », on répondra aisément : «*je suis un corps*» ou même «*je suis mon corps*». «*Mais il est impossible d'insister sur ce qu'il y a de spécifique dans mon corps en tant que mien sans mettre du même coup l'accent sur le sentir comme tel*»²¹. Dès lors, de cette valorisation du corps, s'ensuit celle du « sentir » qui vient à s'imposer comme seul mode du connaître. On ne saurait sous-estimer la valeur heuristique du sensualisme ni de l'empirisme. Car il est d'une évidence, comme l'ont fait remarquer les empiristes tels que John Locke et David Hume, que nos sens sont des guichets à idées. Cependant, il est d'une autre évidence, comme le signalait déjà Aristote qu'*il n'est pas possible non plus d'acquérir par la sensation une connaissance scientifique*»²². On connaît l'œuvre merveilleuse de synthèse accomplie par Emmanuel Kant à ce sujet. Et là n'est pas le problème.

Cependant, parvenir à brandir nos «*sens*», que dire, notre «*Corps*» comme moyen sûr d'acquisition du savoir, n'est-ce pas pervertir les choses, entreprendre un bouleversement axiologique et gnoséologique ? Le Savoir peut-il se réduire au Ça-voir au sens d'un donner à voir du Ça, siège de nos pulsions sexuelles, d'une mise à nu ou à vue de nos sens ? En arriver à là, à cet ordre de choses dans notre monde, dans nos académies, dans le vaste univers de l'Art, témoigne d'une époque en crise, d'un temps de détresse, d'un monde nihiliste. En cela, s'énonce clairement le fait que le dévêtement de l'Etre soit une «*question pour*

18- Breton (Philippe), *L'utopie de la communication*, Paris, La découverte, 1992, p. p. 136-137.

19- Heidegger (Martin), *Op. cit.*, p. 107.

20- Diogene (Laërce), *Doctrines et sentences des Philosophes illustres*, Paris, Garnier-Flammarion, tome 2, p. 18.

21- Marcel (Gabriel), *Le Mystère de l'Etre*, Paris, Aubier, 1951, p. 120.

notre temps».

En réalité, pris dans les rets de la *techno-science* moderne dont il est pleinement conscient, l'homme contemporain ne cherche point à s'en départir, à s'en libérer. Une situation de complaisance le gagne; une situation d'indifférence totale, d'insensibilité absurde devient son lot. Comment comprendre cela ? Comment comprendre en effet que *«l'homme a le don (...) de pouvoir s'élever au-dessus du domaine de l'expérience sensorielle ; il a pris par rapport à celle-ci une distance sans pour autant s'en retirer totalement»*²³ ? Comment comprendre que *inder-Welt-sein*, *Etre-au-monde*, mais ne pouvant y retrouver son salut en tant que pèlerin du monde, l'homme y reste fermement attaché ? Enfin comment comprendre que dans le dévêtement de l'Etre où se trouve le renoncement à tout étoffe ontologique, la congédiation de tout noyau substantiel, l'on voit toujours l'homme contemporain prendre parti pour l'apparence ?

Tout cela est indicateur d'une angoisse existentielle. C'est signifier qu'aujourd'hui, l'âme du contemporain est prise dans une tourmente, un peu comme engagée dans une zone aux surfaces glissantes, sur une terre sans assise, donc en perte de toute stature, car enracinée dans un sol déboussolé. Dans cette angoisse qui accule, il est clair qu'il n'y a plus rien de familier sous les regards lointains, mais incertains. Car tout devient étrange, étrangeté pure, et seul le « *Néant* », expression du brouillard de l'horizon, se dessine, se signale. Tout vient à montrer qu'il faut s'arrêter, ne plus avancer, ni marcher, au risque d'être balayé par le tourbillon qui se manifeste. Il convient de faire un pas-en-arrière (au sens heideggérien) afin de revoir les choses, revenir sur les pas dont la lourdeur a engendré une béance. En un mot, il faut retourner à l'Essentiel qui nous révèle qu'il ne suffit pas de faire des pas et avancer !

*«C'est dire: qu'il faut garder la vigueur critique des Lumières contre les réifications sociales et les obscurcissements intellectuels en tout genre ; mais qu'il faut dire non au réductionnisme moderne touchant les couches spirituelles (...) ; qu'il faut, enfin, transcender»*²⁴. De telles recommandations expriment la nécessité de l'homme moderne à saisir le sens de sa grandeur (dans un monde moderne invitant à la folie des grandeurs) sous-jacente au sens du voilement de l'Etre.

III- L'HOMME MODERNE ET LE SENS DU VOILEMENT DE L'ETRE

Le tourbillon existentiel dans lequel l'homme se trouve aujourd'hui,

23- Straus (Erwin), *Du sens des sens*, Grenoble, Millon, 1989, p. 25.

24- Kung (Hans), *Op. cit.*, p. 21.

invite à rechercher un centre, révélateur du sens de son existence dans son versant authentique. Aussi, cette quête impose-t-elle un passage incontournable, celui par lequel la question de l'essence de l'homme doit être clarifiée. C'est sous-entendre que face aux divers bouleversements des Normes en tous les domaines de l'existence moderne, il nous est nécessaire de poser à nouveau la question fondamentale «*qu'est-ce que l'homme ?*». Car il est d'une évidence que «*notre époque est celle où pour la première fois dans tous les temps historiques, c'est-à-dire depuis environ dix mille ans, l'homme est devenu complètement un véritable «problème» pour lui-même; où il ne sait plus ce qu'il est, mais en même temps, sait qu'il ne le sait pas*»²⁵.

Assurément dans une époque d'angoisse existentielle, l'interrogation de fond en direction de l'homme est apte à lui révéler le véritable sens de l'existence. Qu'est-ce donc que l'homme ? Ou, ce qui revient au même, qui est l'homme ? L'homme est de toute évidence, un *être-au-monde* (*In-der-Welt-sein*). Cette caractéristique de l'homme ne dit absolument rien de son essence. *Etant-au-monde*, projeté dans le monde, tel que le monde moderne, l'homme n'y est pas, ne s'y trouve pas à la manière d'être des autres étants, tels que l'animal, les choses et les objets. Il s'est déjà toujours démarqué de ceux-ci, car son être-au-monde ne se confine guère dans sa *con-fusion* avec eux. Tout en étant avec eux, il est toujours au-delà, en dehors de leur ordre d'être. Et cet *au-delà*, ce *hors-de-soi* déterminant incessamment l'homme dans son rapport aux autres êtres de la nature, symbolise sa marque foncière au monde. C'est le *dépassement de soi*, la *transcendance*.

La transcendance en tant que l'apanage de l'homme signifie qu'il n'est jamais au monde au sens d'une immersion radicale ; il ne se trouve pas au monde à la façon d'une chose ou d'un objet, posé là-devant comme ex-posé. En effet il est dans le monde sans y être vraiment, tant il y est toujours au-delà. Se trouvant dans ce monde, il s'est d'ores et déjà retrouvé, c'est-à-dire, n'est jamais en perte de soi, même s'il n'adhère pas à soi. Aussi toutes ces déterminations manifestent-elles «*l'ex-sistence en tant qu'essence humaine : «ce que l'homme est, c'est-à-dire (...) l'«essence» de l'homme, repose dans son ek-sistence*»²⁶. L'ex-sistence, s'il faut l'entendre comme l'expression dynamique ou ek-statique de la réalité humaine, impose ce questionner : en quoi consiste ce dynamisme ou cette extase de l'homme ? En clair, vers quoi s'élançe ce hors-de-soi du Dasein humain ?

Questionnant en direction de la finalité de la transcendance humaine, une piste se signale au cœur de la réalité humaine elle-même : Dasein. Ce terme signifie que l'homme est *l'Etre-le-là*, celui qui se tient toujours

25- Scheler (Max), *L'Homme et l'Histoire*, Paris, Aubier, 1955, p. 14.

26- Heidegger (Martin), *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 81.

27- *Op. cit.*, pp. 79 - 80.

dans le là de l'Être, dans son *ouverture*. Ainsi comme voisin de l'Être, le transcender humain s'ouvre à l'Être. Dit autrement, «*l'homme ne se déploie dans son essence qu'en tant qu'il est revendiqué par l'Être. C'est seulement à partir de cette revendication qu'il «a» trouvé là où son essence habite*»²⁷. S'il en est ainsi, on ne saurait affirmer que l'essence de l'homme consiste dans l'*ek-sistence*, mieux dans le simple fait d'exister ou de transcender. *Ek-sister* signifie véritablement demeurer dans la proximité de l'Être, y trouver sa demeure, au sens où rien de ce qui concerne l'Être, de ce qui lui appartient, n'apparaisse étranger à l'être humain. Dès lors, «*dans son contenu, ek-sistence signifie ex-tase en vue de la vérité de l'Être*»²⁸.

Si dans l'ex-sistence où l'homme trouve son essence, il s'agit de se tenir dans l'ouverture de l'Être en vue de sa vérité, une autre difficulté surgit : *qu'en est-il de l'Être ? C'est-à-dire qu'est-ce que l'Être ? Ou en quoi consiste la vérité de l'Être ?*

Aussi, l'essence de l'homme ici recherchée ne sera recouverte qu'à la seule condition de lever cette difficulté ou de la dissiper. A partir de quoi l'Être entre-t-il dans l'élément de son être ? *Etre*, cela désigne le *surgissement*, l'*advenue* en présence au sens de quelque chose qui sort d'une couverture. Etre traduit ainsi la découverte, le dévoilement, la désoccultation en vue d'une apparition dans l'ouvert. C'est bien cela qui est désigné chez les grecs par «*φύσις*» et «*ἀ-ληθεια*».

En suivant ce qui précède, on pourrait déduire ce qui suit : l'homme qui ne recouvre son essence que dans sa *co-appartenance* à l'Être, a à s'ouvrir, c'est-à-dire à demeurer dans le dé-voilement, lequel semble trouver sa manifestation concrète dans le *dé-vêtement*. On penserait alors que l'homme moderne est de plain pied dans son essence, ce qui signifie aussi dans sa vérité, dans la vérité de l'Être. Une telle vision est simplement une illusion d'optique. Autrement dit, c'est faire fausse route que de voir les choses de cette manière. Comment comprendre donc ce «*mystérieux*» phénomène ?

La vérité inaugurale de l'Être avec Héraclite principalement dans son fragment 123, nous enseigne ceci : l'Être aime son propre retrait. Qu'exprime une telle vérité de l'Être ? «*L'Être aime son propre retrait. Qu'est-ce que cela veut dire ? (...) Se retirer, s'héberger soi-même en son propre retrait appartient à la prédilection de l'Être, c'est-à-dire à ce en quoi il a affermi son déploiement. Et le déploiement de l'Être, c'est de se déclore, de s'épanouir, de ressortir dans l'ouverture du non-retrait-φύσις*»²⁹. En clair, le fragment héraclitéen qui signifie littéralement que l'Être ne demeure auprès de soi, de son essence que dans le «*voilement*» ou le retrait, révèle en son fond que voilement et dévoilement, retrait et

28- *Op. cit.*, p. 83

29- Heidegger (Martin), *Questions II*, Paris, Gallimard, 1957, pp. 581-582.

ouverture sont consubstantiels à l'Être. Il est de l'essence de l'Être, tout en se retirant, de se montrer et tout en se montrant, de se cacher.

Dès lors, que dire de la perspective moderne qui fait du dévoilement la seule et vraie réalité de l'Être ? Cela est une illusion, voire une errance, car il y a une mé-version de l'essence ontologique, ce qui du coup, fourvoie l'essence humaine. Sommes-nous encore humains quand on vient à perdre de vue l'essence de l'Être, lui-même révélateur de la nôtre ? Sûrement, dans un monde où l'homme a pris parti pour le dévêtement ou le dé-voilement, au détriment et au rejet du voilement, nous sommes en face de quelque chose *d'humain-flottant*, sans consistance ni profondeur d'être. En réalité, l'homme plein est celui qui a à cœur la garde de l'Être, la manifestation de son essence effective, surtout le voilement. Aussi, apparaît-il évident que *«la femme - et justement la plus offerte, inépuisable dans ses attraits - retient encore en même temps justement qu'elle se donne et se révèle avec le plus de passion, un ultime quelque chose de mystérieux, d'inaccessible»*³⁰. Sinon, *«aussi vite dénudée qu'ignorante du plaisir, la femme ne peut cesser d'être une proie (...) au milieu de plus forts qu'elle»*³¹.

Tout cela témoigne de la nécessité du mystère, du sacré ou du secret qui doit être entretenu par le voile, le souci du voilement. Car tout n'est jamais donné définitivement dans une apparition, sinon, que restera-t-il pour stimuler encore et toujours ! S'exposer dans une ouverture béante, sans voile, ne laisse plus rien à montrer: naît ainsi inéluctablement le désintérêt d'autrui, car on devient simplement un monstre, une pure monstruosité au sens où ayant sorti tout son fond, on est hors de son essence. La réalité humaine, pour ne pas avoir à tomber ou même à sombrer dans cette déchéance, doit sans cesse cultiver le sens du voilement de l'Être. Corrélativement, la modernité dans ses principes-gouvernants (référence faite à la science et à la technique) doit épouser une telle manière d'être. Encore que, à en croire Héraclite (dans cette version du fragment 123), *«la nature aime à se dérober à nos yeux»*³², ce n'est point dans le Gestell technologique (expression de l'arrondissement de la technoscience) que naîtra le salut. La technique moderne gagnerait en effet à *«respecter»* la nature, c'est-à-dire tenir en respect son essence, coïncider avec elle.

Conséquemment, ce respect de la nature (comme cosmos) équivaut au respect de l'homme, de son essence, et donc au rétablissement de sa dignité. Ce *«lieu tenant»* de la technique, domaine dans lequel celle-ci a

30- Simmel (Georg), *Philosophie de l'Amour*, Paris, Rivages, 1988, p. p. 137 - 138.

31- Laurent (Jacques), *Le nu vêtu et dévêtu*, Paris, Gallimard, 1979, p. 97.

32- Voilquin (Jean), *Les Penseurs grecs avant Socrate*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 81.

33- Heidegger (Martin), *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 43.

renoncé à son essence provocante consignée dans le dévoilement plat, est et demeure essentiel, voire salutaire. «*Car celui-ci permet à l'homme de contempler la plus haute dignité de son être et de s'y rétablir. Dignité qui consiste à veiller sur la non-occultation, et, avec elle et d'abord, sur l'occultation, de tout être qui est sur cette terre*»³³. C'est en oeuvrant ainsi que la modernité libérera authentiquement l'homme. Toute autre forme de libération n'est que diversion, toute autre forme de liberté, pur libertinage, voire liberticide. «*En ce sens la liberté signifie: prendre ses distances, avoir une marge de jeu*»³⁴. C'est dire que la liberté humaine, en cette ère moderne, ne consiste pas, au nom d'une quelconque autonomie de la subjectivité, à se présenter violemment aux yeux du monde; ni de tomber dans un esclavage par un intérêt aveugle accordé aux merveilles de la science et de la technique... Il échoit à l'homme de toujours préserver et conserver la distance ou la marge de jeu dans le grand jeu éblouissant du monde.

Dans une telle perspective, l'homme ne doit pas s'attacher au monde, aux choses mondaines qui ne font que passer et qui ne sauraient occasionner son salut. Le seul attachement qui est digne de ce nom, demeure l'intimité avec l'Être, suprême Valeur qui féconde toute chose. Alors aussi, de cette symbiose harmonieuse entre l'homme et l'Être d'une part, et de l'autre, entre la technique et la Nature, naîtra-t-il l'Harmonie la plus grande, la plus belle et noble qui surpasse les plates harmonies nées des couleurs vives de la Mode moderne; car «*l'harmonie invisible vaut mieux que celle qui est visible*»³⁵.

CONCLUSION

Au regard de ce qui précède, le Dêvêtement de l'Être, expression multiforme de l'oubli de l'Être ou de Dieu, signe manifeste de l'angoisse existentielle de l'homme pris dans l'étau du bouleversement axiologique et gnoséologique à l'ère de la modernité, nous enseigne l'exigence impérieuse d'une redéfinition de cette époque. Aussi, cette exigence qui vise une refondation des savoirs modernes, saura-t-elle engager le processus de désaliénation des consciences humaines en vue d'édifier un chez soi, une intériorité profonde et pure, toujours renouvelée dans les tourbillons du temps présent. Et encore que «*le vêtement (...) donna en apparaissant, la preuve que l'homme savait qu'il n'était pas un animal*»³⁶, il revient surtout à l'homme moderne, de chercher à tenir haut la flamme de l'humanité à travers des tenues vestimentaires décentes, préservant de tout ravalement. C'est dans cette perspective que la modernité

34- Safranski (Rüdiger), *Heidegger et son Temps*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1996, p. 232.

35- Voilquin (Jean), *Op. cit.*, frag. 54, p. 77.

36- Laurent (Jacques), *Le nu vêtu et dévêtu*, Paris, Gallimard, 1979, p. 9.

pourra retourner à son essence culturelle ou « civilisationnelle ». « *La civilisation, c'est alors la réalisation des valeurs suprêmes par la culture des suprêmes biens de l'homme* »³⁷. La peinture du Dêvêtement de l'Être vise ainsi la naissance d'un homme nouveau, d'une science nouvelle par lesquels seront sans nul doute sauvegardées les suprêmes valeurs de l'humanité, surtout la valeur suprême par excellence : l'Être.

BIBLIOGRAPHIE

Aristote, *Seconds analytiques*, Paris, Vrin, 1970.

Breton (Philippe), *L'utopie de la communication*, Paris, La découverte, 1992.

Diogene (Laërce), *Doctrines et sentences des Philosophes illustres*, Paris, Garnier-Flammarion, tome 2.

Fink (Eugen), *Proximité et Distance*, Grenoble, J. Millon, 1994.

Heidegger (Martin), *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962.

Heidegger (Martin), *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

Heidegger (Martin), *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1968.

Heidegger (Martin), *Introduction à la Métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967.

Heidegger (Martin), *Questions I et II*, Paris, Gallimard, 1957.

Heidegger (Martin), *Questions III et IV*, Paris, Gallimard, 1966.

Jung (Carl Gustav), *L'homme à la découverte de son âme*, Paris, Albin Michel, 1987.

Kung (Hans), *Une Théologie pour le troisième millénaire*, Paris, Seuil, 1989.

Laurent (Jacques), *Le nu vêtu et dévêtu*, Paris, Gallimard, 1979.

Levert (Paul), *L'Être et le Réel selon Louis Lavelle*, Paris, Aubier, 1960.

Marcel (Gabriel), *Le Mystère de l'Être*, Paris, Aubier, 1951, tome 1.